

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 31

Artikel: Poudre d'escampette
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187082>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
un an . . . 4 fr. 50
Suisse six mois . . . 2 fr. 50
étranger : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
La ligne ou son espace, 15 c.
Pour l'étranger, 20 cent.

Poudre d'escampette.

Lorsque le ciel sourit à tout ici-bas, qu'il rayonne sur les grands comme sur les petits, sur les bons comme sur les méchants, qu'il fait perler les dernières gouttes de rosée le long des haies, épanouir toutes les corolles et briller d'un majestueux éclat les hautes cimes... Pristi, comme je me lance ! Modérons-nous : Quand il fait beau, en un mot, et que le *Mont-Blanc* glisse d'un air radieux devant le port d'Ouchy, ne vous sentez-vous pas pris de l'irrésistible désir d'y monter et de vous laisser bercer sur le pont de ce beau navire, tout en regardant défiler devant vous tout ce que la rive vaudoise offre de riant et d'enchanteur ?... J'en suis sûr. — Quant à moi, je m'embarque.

Voyez ces coteaux pleins de promesses, — c'est bien fâcheux qu'il ait tant plu cette année, — ces villages prospères, où le riche propriétaire de vignes montre avec orgueil sa cave, tout en frappant, sans en avoir l'air, contre les grands vases, qui ne rendent qu'un son mat, pour bien faire remarquer qu'ils sont remplis jusqu'à la bondé.

Mais voici le bouquet : Clarens, Vervex, Montreux, ce petit paradis qu'on revoit toujours avec un nouveau plaisir. Après les villas Dubochet, groupées là comme de petites maisons de Nuremberg arrangées par un enfant sur la table de jeu, après les hôtels et les pensions qui rivalisent de coquetterie, d'enseignes et de réclames, vient le Kursaal, au cachet oriental, où l'on assure que les concerts réunissent parfois plus de musiciens que d'auditeurs. Plus loin, on remarque les premiers travaux du chemin de fer à chamois, qui va relier ces bords avec le Righi vaudois.

A côté de moi est assis le représentant d'une compagnie d'assurance sur la vie, qui a l'air de faire de singulières réflexions en contemplant ces pentes abruptes.

Tout à coup le bateau décrit un cercle pour toucher à Villeneuve et couper ensuite la ligne blanche et boueuse que le Rhône trace au sein des eaux bleues. Que diantre font donc les Valaisans là-haut ?... barbottent-ils à la source du fleuve ou prennent-ils un bain général le long de son cours ?...

Voici le Bouveret avec ses vieilles habitations adossées aux flancs de la montagne, et ses gendarmes au costume bigarré. — Je ne sais pourquoi, mais il me semble qu'on manque d'air et de liberté de mouvement dans ce coin étranglé entre la montagne et le lac; on voudrait grimper là-haut sur cette éminence couronnée de chataigniers, où l'on a

récemment construit un délicieux petit restaurant. Mais le temps presse, je monte en wagon et attends le départ du train, en reposant ma vue, éblouie par le soleil, sur le joli parterre de fleurs cultivé par les soins du chef de gare.

... Ça marche. Le Rhône, des marécages, des jones, des terrains ravinés, quelques maigres champs de céréales, des aulnes et de hautes herbes, telle est la contrée parcourue par la voie ferrée jusqu'à St-Maurice ; tandis que sur l'autre rive s'étagent, verdoyants et riches, les coteaux fertiles de Bex, d'Yverdon et d'Aigle, dominés par les beaux pâturages de Jaman, les hauts vergers de Chesières et d'Oron.

... Eh bien, j'aime St-Maurice que voilà. Son vieux château, qui garde le défilé ; son pont, dont la voûte hardie, jetée d'un rocher à l'autre, franchit le Rhône d'un seul élan, ont un aspect si particulier, si pittoresque, qu'on ne passe jamais là sans s'y arrêter quelques instants.

Le buffet de la gare est bien tenu, et ses belles tables de Cipolin antique semblent vous inviter à prendre quelque rafraîchissement. En effet, tout en savourant une chope mousseuse et fraîche, on admire la beauté de ce marbre si précieux dans les arts décoratifs et employé par les Grecs et les Romains dans leurs plus somptueux monuments. Longtemps considéré comme perdu, malgré de persistantes recherches, on n'espérait guère le retrouver, quand, tout récemment, on en découvrit un banc à Saillon.

Allons plus loin, et donnons un coup d'œil en passant dans l'église abbatiale, ornée de fresques superbes, et sous les voûtes de laquelle on entend à toute heure chanter ou lire des litanies dont le brouhaha fait une singulière impression. Mais ce qui préoccupe surtout la pensée, c'est le souvenir historique et religieux auquel cette abbaye a été consacrée, le massacre de la légion thébaine, composée de soldats chrétiens. On ne peut s'empêcher de se représenter cet affreux spectacle. Commandés par Maurice, et envoyés dans les Gaules par l'empereur Maximien pour y détruire le christianisme, qui se répandait dans les diverses contrées de l'empire et avait aussi pénétré en Valais, les Thébains, refusèrent énergiquement de persécuter leurs frères et de sacrifier aux faux dieux. Maximien fit arriver d'autres troupes pour les mater. Irrité par leur résistance opiniâtre, il ordonne la décimation de la légion la plus valeureuse de son armée ; mais les héroïques chrétiens n'en sont que plus inébranlables : la moisson d'un homme sur dix fut répétée plusieurs fois inutilement. Alors, ivre de rage, l'em-

pereur commande un massacre général des 6600 guerriers qui avaient tant de fois rempli l'Orient et l'Occident du bruit de leurs valeureux exploits.

A quelques minutes de la ville, au lieu dit le *Champ des martyrs*, une chapelle commémorative marque l'emplacement de cet affreux massacre.

Un moine à grosse mine rouge, que je rencontre en sortant de l'église, me fait penser à la cave de l'abbaye, dont les vastes profondeurs sont garnies de vins excellents. Autrefois, c'était pis encore : « Cette cave, nous dit Schiner, était pourvue de tout ce qui pouvait satisfaire une armée d'ivrognes. Les visiteurs et les amis y étaient toujours accueillis avec empressement, et les religieux, à force de politesses, paraissaient être dans la persuasion que tout étranger leur devait au moins, dans cette cave, la perte de sa raison. Je parle par expérience, car je m'avais un jour d'exprimer le désir de la voir, et aussitôt l'abbé, qui me connaissait, ordonna à un religieux de m'y conduire. Ce dernier, craignant apparemment qu'un tête-à-tête ne m'ennuyât, rendit la partie carrée en appelant deux buveurs que Bacchus n'aurait pas désavoués pour ses enfants. Le vin fut versé en si grande abondance, que je m'en trouvai submergé, et qu'à force d'avoir aidé à porter des santés, je fis le sacrifice de la mienne, du moins pour cette fois. »

Mais laisseons l'abbaye de St-Maurice et sa cave; le gros moine, du reste, n'a guère l'air de vouloir m'y convier. Adieu la généreuse hospitalité d'autrefois... Il fait cependant bien chaud ! Bref, j'ai dans ma poche une dépêche qui m'appelle ailleurs. Cette missive, la première qui fut expédiée de Morcles, lors de l'installation d'un bureau télégraphique dans ces hauts parages, est ainsi conçue :

« Morcles, 24, 7, 82, 2 h. 45 m.

Conteur vaudois !

Veni amont, n'ein le télégraphe di ouai, ti là Morcellians sont dzoyaux, tot lo mondo est in fêta. Vive Morcles ! vive le télégraphe ! vive le *Conteur* ! — Soce est la premire dépêche que part.

On Morcellian dé Lozena. »

Comment résister à cette aimable invitation ? Impossible. Passons le fleuve et grimpons... Ah ! mais on ne grimpe pas tout de suite ; il y a là, au pied des assises de la Dent de Morcles, un charmant village qui se cache modestement sous les arbres de ses vergers, où l'on respire un air léger, tout parfumé des senteurs des prés et où tout le monde paraît jouir d'une existence heureuse et paisible.

Lavey est une agréable étape.

A la fenêtre d'une charmante habitation, dont la véranda est ornée de festons de glycine et de géraniums en fleurs, une main généreuse nous fait signe et nous offre bientôt un muscat du Valais, qui perle à rendre jaloux les moines de St-Maurice, et à l'aide duquel on attaque allègrement le sentier qui serpente en d'innombrables zig-zags sur le flanc presque perpendiculaire de la montagne.

Quel panorama, quels précipices, que d'échappées superbes, que d'imprévu partout !

Il y avait plus de deux heures que nous montions, et rien encore qui eut l'apparence d'un village dans ces lieux escarpés. Soudain, deux figures lausannoises, venant à notre rencontre, apparaîs-

sent au coin du rocher, et Morcles se montre au fond d'un encadrement grandiose : A droite, la Dent de Morcles, empourprée par les feux du soleil couchant ; au fond, l'arête de Javernaz et des pâturages qui vont se perdre dans les nuages ; à gauche, des pentes boisées et d'autres pâturages plus rapprochés, émaillés de chalets et de troupeaux.

Nos deux amis rebroussent et nous accompagnent. Tout à coup, l'un d'eux s'arrête, recule de deux pas et soulève avec une précaution toute particulière une couche de feuilles sèches. Ne doutant nullement de la présence d'une vipère, nous nous écrions : « Laissez-la, s'il-vous-plaît, ne la chicanez pas !... Elle n'attaque jamais que ceux qui l'excitent ou lui marchent sur la queue !... Et notre ami grattait toujours !... »

Elle avait le corps gros et noir, le cou lisse et allongé, et la tête était... un bouchon !

Inutile de vous dire tous les mérites d'une bouteille de Villeneuve en pareille circonstance.

On s'arrête saisi d'étonnement à la vue du groupe de chalets qui composent le petit village de Morcles, perché à une altitude de 4000 pieds ; on se demande en vain comment des hommes ont pu venir fixer là leurs demeures, à une époque où il n'existe pas ni route, ni sentier. Sont-ce des déserteurs des légions romaines ou de pauvres habitants des vallées inférieures, pourchassés par elles, qui sont venus chercher un refuge dans ces solitudes alpestres ?.... Tel est le problème.

Morcles est devenu un délicieux nid d'été pour de nombreux citadins. Eytel fut le premier Lauzanois qui vint y planter sa tente ; il aimait à s'y reposer et oublier un peu les préoccupations politiques ; il adorait cette retraite, où il courait avec bonheur dès que ses loisirs le lui permettaient. Aussi son souvenir est-il affectueusement gardé parmi ces braves bergers, avec lesquels il aimait à s'entretenir. Il faut bien aller à Morcles pour entendre parler de cet homme, puisque rien à Lausanne ne nous le rappelle, pas même une modeste pierre au cimetière.

On vient maintenant à Morcles de Genève, de Lausanne, de Bex, de Vevey et d'ailleurs ; plusieurs amis de la belle nature y possèdent même des chalets ; il faut citer entr'autres MM. Pittet, de Lavey ; Richard et Thébaud, de Lausanne ; une dame de Genève, etc., qui tous ont beaucoup contribué à attirer l'attention des touristes sur ce site encore trop peu connu. De Genève, de Lausanne et de Vevey, la course peut cependant se faire en une journée et demie, d'une manière complète.

Morcles a aujourd'hui son télégraphe, qui n'envoie chaque jour dans la plaine que des missives de contentement ou des invitations semblables à celle que nous avons reçue. Il a une pension excellente, où la table commune est des plus animées. Les courses du matin y sont superbes, et les promenades du soir s'égaient de bons mots, de rires et de chansons, entrecoupées par le cornet du petit chevrier qui ramène son troupeau. Tout y est simple et cordial ; la franchise y règne en souveraine ; les réticences, les raffinements, les airs guindés y sont inconnus. Rien qui sente les mœurs de la plaine, si ce n'est un mauvais jeu de quilles, seul élément de corruption sur ces hauteurs, et qui fait bien peu de victimes.

A dix minutes de Morcles est Dailly, où l'on se rend par un joli chemin ombragé. Un charmant hôtel et quelques coquettes maisons couronnent ce point culminant, et sont assis au bord du rocher à pic qui domine la vallée du Rhône, dès Vernayaz et Pissevache jusqu'au Léman. Dailly est une merveille ; le coup-d'œil dont on y jouit est unique dans son genre ; l'étendue n'en est point vaste, mais le tableau est si varié, si chaudement coloré, si vivant dans ses détails, que c'est un véritable écrin éblouissant de richesses, vu du gigantesque balcon de granit surplombant sur cette scène, au milieu de laquelle le Rhône, aux flots puissants, fait entendre sa grande voix.

Puissent la sérénité et le contentement d'esprit que procurent tant de beautés naturelles se maintenir longtemps au milieu de la simple colonie d'amis et de connaissances installée à Morcles. L. M.

Lo diablio et lo protiureu.

Quand bin on ne vâi pas lo diablio, roudè tot parâi adé déveron lè bêtes et les dzeins po lão fêre à ferè cein que ne dussont pas ; et cein, tsacon lo sâ, kâ ne l'out-on pas derè ti lè dzo. S'on homo ne fâ qu'è quartettâ, on dit : l'a lo diablio po allâ à la pinta. S'on minè d'ai tsévaux pè lo lincou po lè z'abrévâ, c'est que l'ont lo diablio po s'einsauvâ ; et s'on einclliou lè dzenelhiès, c'est que l'ont lo diablio po grevatâ pè lo courti. L'est don bin su que y'ein a ion quand bin on ne lo vâi diéro.

Dein lo temps iò sè montrâvè, l'étai z'u on iadzo à la faire dè X.... Ein arrevent que lâi fe, reincontré lo protiureu dè l'eindrâi, qu'ètai assebin municipau, et qu'ètai po lè papâi d'ai z'éstrandzi d'ao défrou. Quand vâi arrevâ lo diablio, einvortolhi dein on grand manté rodzo, et onna granta plioumatse à sa capa, sè peinsâ que l'ètai on comédien et lâi démandâ quoi l'irè.

L'autre refusè et repond que cein ne lo vouâîte pas.

Lo procureu lâi fâ que l'est dè la police et que lo fâ fourrâ dedein se ne repond pas dè sorta.

— Eh bin ! su lo diablio, se lâi fe lo maffi.

— Et que châi veni-vo férè ?

— Eh bin, vigno mè promenâ po preindrè cein qu'on voudrà bin mè bailli dè bon tieu.

— Ah ! ah ! Eh bin, vu allâ avoué vo po cein vairè, fâ lo gratta-papâi.

— Ne vo conseillo pas ! lâi repond lo satan.

— Ah, baque ! vu allâ quand mémo.

Y'e vont. Ao bet d'au momeint, reincontront 'na fenna que menâvè on caion qu'avâi 'na cordetta ào pi. Lo portset ne volliâvè pas martsî dè sorta, se bin que quand la fenna terivè decé, ye terivè delé, que la fenna eimpacheintâie, sè met à derè : Lo dia-blio tè preignè pi !

— Oùdè-vo, fe lo protiureu, lo preindè-vo pas ?

— Na, repond lo diablio, kâ n'est pas dè bon que le lo dit ; et se lo lâi pregné, le s'ein repeintrà tot lo drâi.

On pou pe lévè, dou lulus sè tsermaillivont, et ion fâ à l'autre : Va-t-ein ào diablio !

— Preni lo vite, fâ lo protiureu !

— Nefâ, repond lo diablio, ne vâidè-vo pas que sont on bocon allumâ et que se l'eimportâvo, l'autre sarâi tot désola ein aprés.

On bet pe liein, 'na fenna bramâvè son bouébo qu'avâi perdu 'na pice dè 20 centimes. Eh ! que lo diablio t'einlevâi, se le lâi fasai ein lâi trévougneint la tignasse.

— Hardi ! hardi ! fâ lo protiureu, dépatsi-vo !

— Oh ! na fâi na ! L'est dè colère que le dit cein, et que farâi cllia pourra fenna se lâi pregné son bouébo, le n'arai pas prâo à sè dou ge po pliorâ.

Enfin, dè suite aprés, reincontront on autra fenna, tota dépenaillâ, que recognâi lo protiureu, et l'âi fâ : Eh ! vo vouaïquie, vilhie tsaravouta ! Ora que vo no z'ai tot saisi et met dein la misère, su d'obedjâ, mè et mè pourro z'einfants, d'allâ teindrè la demiauna po pas crêvâ dè fan. Lo diablio eimportâi pi ein einfai voutron coo et voutre n'âma, vilhio coquien !

— Ah ! stu coup, fâ lo maffi, l'est dè bon tieu que cllia fenna mè fâ cé cadeau et su sur que le lo met baillé pas à regret, et y'ein profito.

Et lo diablio soo sè griffes, eimpougnè lo protiureu et l'eimportè sein que nion n'aulè pi à son séco.

La dent de sagesse.

L'autr'jour, en m'éveillant
J'sentis un mal cuisant ;
Margot m'dit : j'veis c' qui t'blessé,
C'est une dent d'sagesse !
Sans plus tergiverser
Faut t'la faire arracher.

Je pensais qu'en marchant
Ça f'rât descendr' le sang...
J'arriv' devant l'dentiste ;
V'lâ la rag' qui persiste,
Je m'dis : — Y faut monter
Et m'la faire arracher.

Je grimpe l'escalier,
J'arriv' sur le palier.
Près d'tirer la sonnette,
J'sens qu'ma douleur s'arrête,
Je m'dis : J'veas m'en aller
Sans m'la faire arracher.

En passant d'vant l'portier
Je me r'mets à crier ;
Y m'dit : Montez sans crainte,
Car pour la somm'restreinte
De trois francs à payer,
On va vous l'arracher.

Cett' fois, pour tout dè bon,
Je tire le cordon.
— Entrez, me dit la bonne,
Y gn'a presque personne...
Le bourgeois sans tarder
Va v'nir vous l'arracher !...

Quand mon tour fut venu,
Le dentiste apparut.
Il me dit d'un' voix dure
En r'gardant ma figure :
Prenez la pein' d'entrer,
Je vas vous l'arracher !

Sur un fauteuil en cuir
Y m' fait sign' de m'assir,
Puis il m'ouvre la bouche.
Là d'ssus, moi, v'lâ que j'louche :
Y a plus à reculer,
Y va me l'arracher !